Le Pays des Fourrures

Les belles fourrures se font rares et elles viennent de loin. Mais il existe encore, dans le Dominion du Canada, un admirable terrain de chasse. C'est le pays des Cries et des Objibouais dont les trappeurs indigènes n'ont pas réussi à épuiser les richesses. Pour se rendre dans ce paradis glacé des chasseurs, il faut traverser une passe très étroite appelée le "Partage de la Hauteur des terres" qui est censé partager les eaux entre les versants du lac supérieur et de la baie d'Hudson. La vérité est que les deux systèmes fluviaux qui arrosent cette partie du territoire canadien, sont séparés par un marais immense qui s'élève à quelques mètres à peine au-dessus des plaines voisines. Du côté du Sud, de grandes rivières s'écoulent lentement vers la mer intérieure qui sépare les Etats-Unis du Dominion, tandis que du côté du Nord, une route d'eau inextricable dont il n'existe d'autre carte que des croquis grossiers tracés par des Peaux-Rouges sur de l'écorce de bouleau, conduit au poste de Long-Lake, l'une des factoreries les plus importantes de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Les chefs de ces établissements sont très hospitaliers.

A peine étions-nous descendus à terre, dit un touriste américain dont les impressions de voyage viennent d'être publiées dans le "Harper's Magazine," que l'agent principal de la Compagnie dit à sa femme de préparer immédiatement un repas pour trois étrangers arrivés du Sud.

La femme qui était de race indigène aurait cru manquer aux lois de l'hospitalité en nous offrant des truites fraîches, si faciles à prendre en un coup de filet dans le ruisseau voisin; elle a préféré nous offrir de la viande de bœuf conservée, du pain cuit au fourneau de cuisine, et un petit bocal de pêches venues, mais de bien plus loin encore, par le même chemin que nous.

On était dans les premiers jours de juin. l'agent principal attendait avec impatience l'arrivée des chasseurs de fourrures. Ils ne tardèrent pas a paraître. Neuf barques débouchèrent d'une petite rivière qui sert de déversoir au lac dans la direction du nord et va se jeter dans la baie d'Hudson. Chacune de ces embarcations, faites d'écorce de bouleau, porte un trappeur indigène, sa famille et sa fortune. Les canots manœuvrant en ligne droite s'arrêtent en même temps, le long du débarcadère de la factorerie. Le chef de la tribu descend à terre et va serrer la main à chacun de ses hommes restés sur leurs barques amarrées au quai. Chaque poignée de main dure environ une minute sans qu'un seul mot, de part ni d'autre, soit prononcé. Cet échange de salutations muettes, une fois terminé, le débarquement des hommes, des femmes, des enfants et des marchandises, commence au milieu d'un vacarme assourdissant.

Le lendemain matin, le chef, suivi des hommes de sa tribu, se rend à la factorerie. L'agent principal lui adresse quelques paroles de bienvenue et lui offre une casquette à visière de cuir, surmontée d'un galon rouge portant le mot de "chef," brodé en lettres d'or. Ensuite chacun des chasseurs de la tribu reçoit un paquet de tabac et un paquet d'allumettes soufrées. Ce sont les libéralités de la Compagnie.

Les trappeurs bourrent leur pipe, mais ne réussissent pas du premier coup à l'allumer. Le tabac, qui est de qualité médiocre, brûle fort mal, et les allumettes ne s'enflamment qu'avec une extrême difficulté.

Cependant les fumeurs ont tiré les dernières bouffées de leurs pipes récalcitrantes, et tous ont en même temps fait tomber les cendres qui restaient encore dans le fourneau. Le moment est venu de s'occuper des affaires sérieuses. On commence par le chef.

L'agent de la Compagnie, dit M. Frank Schoonover qui a assisté aux curieuses transactions dont il rend compte dans le "Harper's Magazine," examine le produit de la chasse du chef de la tribu et compte, tout d'abord, deux cent cinquante rats musqués. En même temps, que chaque fourrure passe par ses mains, l'agent dicte le prix au caissier:

Une belle loutre, cent vingt-cinq francs; un vison, quinze francs; un autre vison, vingt-cinq francs; une autre belle loutre, même prix que la précédente.

Le trappeur indien ne comprend pas les paroles que dit l'agent, mais il ne le perd pas de vue; il suit les mouvements de ses doigts palpant les fourrures précieuses, car il connaît à fond le prix de la marchandise qu'il vient vendre et, de son côté, il a fait ses calculs.

Le produit de sa chasse vaut douze cent cinquante francs, et l'agent de la Compagnie lui met la main sur l'épaule pour le féliciter.

Après avoir réglé ses propres affaires, le chef s'occupe de vendre le butin des autres membres de sa tribu; mais, comme il est avant tout un excellent père, il fait passer en premier lieu sa fille. Elle est encore toute jeune et elle a déjà pris trente rats musqués en une seule saison. Cette enfant, dont les dispositions pour la chasse méritent d'être encouragées, reçoit de la Compagnie une somme de trente-cinq francs.

La Compagnie de la Baie d'Hudson fait très facilement des avances aux chasseurs malheureux.

Depuis trois ans, dit le collaborateur du "Harper's Magazine," un trappeur indien était en déficit. Il devait trois mille francs à la factorerie; son crédit était épuisé; mais le chasseur de fourrures est un joueur qui ne doit jamais désespérer d'un retour de fortune. Au mois de juin dernier, le pauvre Indien prenait sa revanche. Il apportait un grand nombre de peaux magnifiques, il avait pris un renard argenté. La chasse était si belle qu'elle permettait au trappeur de se libérer de presque toute sa dette; il ne devait plus que soixante francs.

Une peau de renard rouge ou de renard croisé et surtout une peau de renard argenté, représente aujourd'hui une petite fortune; bien préparée, elle se vendra plus de cinq mille francs sur le marché de New-York.

Nous sommes loin de l'époque où les agents de la Compagnie de la Baie d'Hudson vendaient aux Indiens un fusil à pierre moyennant vingt peaux de castor et ne demandaient pas moins de huit peaux de castor pour une bouteille de rhum. Maintenant, il n'y a plus de sauvages, lorsque les Indiens de l'extrême nord du Canada vendent à la factorerie le produit de leur chasse, ils ne se trompent pas plus sur la valeur d'une fourrure qu'une fermière européenne sur le prix des denrées qu'elle apporte au marché.

—o—

—Mon chéri, je me suis acheté un beau manteau de fourrure... Il paraît qu'il va faire un froid terrible!

—Qui t'a dit ça?

—C'est le marchand de fourrures...

GRAND MAGASIN DE MEUBLES

FRANCIS MAESTRI

Nous nous permettons d'attirer l'attention de notre nombreuse clientèle et du public en général sur le

Grand Assortiment de Meubles

que nous avons reçu afin de pouvoir être agréables aux acheteurs.

Nous garantissons la qualité et nos prix défient toute concurrence.

Nous avons un assortiment des plus variés en meubles de salons, lits de cuivre, chambres à coucher, fauteuils, berceuses, etc., etc.

Venez nous voir avant de faire vos achats.

PAUL MAESTRI

Vous constaterez la modicité de nos prix et la bonne qualité de nos marchandises.

Francis and Paul Maestri Furniture Co.

LE MAGASIN DE MEUBLES LE MEILLEUR MARCHE DE LA VILLE

Au Coin des Rues Ramparts et Iberville — *Phone Main 243*

UN SEUL MAGASIN — LE GRAND MAGASIN — PAS DE SUCCURSALE

"THE CABINET"

CE FAMEUX "GIN FIZZ"

AU MÊME VIEUX POSTE,
Coin CARONDELET ET GRAVIER.

ALBERT CADESSUS, Prop.

Phone-Main 3751. Nouvelle-Orléans

26 oct—1an

E. A. ANDRIEU

SUCCESSEUR DE
JULES ANDRIEU

PROPRIÉTÉS FONCIERES
STOCKS ET BONS

802 RUE PERDIDO

Membre de la New Orleans Stock Exchange
P. O. Boite 113, Nouvelle-Orléans, Lne.

LISTE DES FRANÇAIS

RECHERCHÉS PAR LE

Consulat de France

A LA NOUVELLE-ORLÉANS

522 rue Bourbon

Comtesse de Podestad.
Vilmorin Deboupy.
Jean Pierre Mazoué.
Bernard Dulon.
Jacques Soulé

LIBRAIRIE FRANÇAISE.
AD. REMOND,

232 RUE BOURBON, N.-Orléans, Lne.

AGENCE GENERALE pour les:
Livres, Journaux et Publications françaises.

Tous les Almanachs Français pour 1913

HACHETTE, Vermot, Modef, Jeanne d'Arc, Nore-Dame de Lourdes, etc., etc., Livres d'Etrennes et Publications de Noel.

La plus jolie collection de Cartes postales et d'Albums.

PHONOGRAPHES PATHE

Guide France-Américain pour 1912.

Navajo, Paracote et Paraflint
Toitures Caoutchoutées
Poêles à Pétrole Nesco
Toitures Galvanisées
Poêles Fermés
Gaufrage plissé et en forme de V
Inodores et sans fumée Tuyaux de Poêles et Coudes

B. V. REDMOND & SON

414-16-18-20-22 Rue Chartres.

Jackson Brewing Co.

PURE FOOD BEER

L'intolérance de la Prohibition est du même genre et de la même sorte que l'intolérance du Puritanisme. Les deux sont aussi opposés à la liberté que les ténèbres le sont à la lumière. Leur sentiment ardent est inspiré par ce principe de bigoterie tyrannique, qui voudrait imposer ses règles à toutes les hommes, et agit constamment d'une manière ou d'une autre contre ceux dont une vigilance éternelle est la seule sauvegarde. Nous engageons ceux qui aiment trop la liberté pour en abuser à se méfier de la Prohibition.

Essayez Notre Bière Bohemian

JACKSON BREWING CO., rues Decatur et Jefferson

Lawrence Fabacher, Président. Adolph Dumser, Vice-Prés.
Gus. Oertling, Sec. Trés. Jos. Melcher, Surintendant.

Nous Vous Invitons à Visiter Notre Brasserie.

28fév—12m

W. G. Coyle & Co.

CHARBON et COKE

Phone Main 2125-2126-2127

337 RUE CARONDELET

E. CLAUDEL OPTICIEN
918 RUE DU CANAL.

(Successeur de E. & L. Claudel.) En face depuis Plus Grande Maison Etroite

Pas de Succursale. VERRES DE COURSES. Près Baronne.

CAPITAL ET SURPLUS, QUATRE MILLIONS.

Un service efficace et une administration conservatrice, combinés avec des facilités exceptionnelles pour la transaction des affaires de banque de tout genre, ont acquis à cette banque un prestige et un rang élevé dans tous les Etats-Unis.

Whitney-Central National Bank.

4 août—6m—Dim

STATION BALNEAIRE (Syst. Kneipp.) Air, soleil et bains électriques. Saison d'été et d'hiver; 629 m. au-dessus du niveau de la mer. Climat Sub-Alpin. Pension et logement pour tout le monde dans le Sanatorium, Etablissments, Hôtels, Maisons de Pension, Villas. A deux heures de distance de Munich-Augsbourg. En 1908: 8.883 visiteurs. Propectus et informations donnés gratuitement par l'entremise du Kurverein. Woerishofen, Bavière.

CHEMINS DE FER. CHEMINS DE FER.

ILLINOIS CENTRAL — MISSISSIPPI VALLEY ROUTE — RAILROAD

Car Moteur
VIA Y. et M. V.
Nouvelle-Orléans et Baton Rouge

COMMENÇANT LE 1er DECEMBRE.

	Car Moteur.		Train Réguliers	
Quitte la Nouvelle Orléans	6:55 a m	7:00 a m	3:15 p m	4:15 p m
Arrive à La Place, Drapeau	8:00 a m	8:10 a m	.....	5:23 p m
Arrive à Reserve, Drapeau	8:10 a m	8:20 a m	.....	5:30 p m
Arrive à Garyville, Drapeau	8:15 a m	8:25 a m	.....	5:37 p m
Arrive à Lutcher	8:25 a m	8:40 a m	4:18 p m	5:52 p m
Arrive à Convent	8:40 a m	8:57 a m	4:31 p m	6:10 p m
Arrive à Burnside	9:02 a m	9:25 a m	4:48 p m	6:35 p m
Arrive à Baton Rouge	9:45 a m	10:30 a m	5:35 p m	7:45 p m
Quitte Baton Rouge	4:00 p m	2:05 p m	6:10 a m	6:20 a m
Arrive à Burnside	4:48 p m	3:00 p m	6:53 a m	7:23 a m
Arrive à Convent	5:10 p m	3:27 p m	7:10 a m	7:50 a m
Arrive à Lutcher	5:25 p m	3:48 p m	7:22 a m	8:08 a m
Arrive à Garyville, Drapeau	5:37 p m	4:00 p m	.....	8:25 a m
Arrive à Reserve, Drapeau	5:42 p m	4:15 p m	.....	8:33 a m
Arrive à La Place, Drapeau	5:50 p m	4:24 p m	.....	.....
Arrive à Nouvelle Orléans	6:50 p m	5:30 p m	8:30 a m	9:45 a m

Le Car Moteur s'arrêtera pour embarquer ou débarquer les passagers détenteurs de billets aux stations de La Place, Réserve ou Garyville, ou à des stations qui sont designées comme places d'arrêts réguliers, en notifiant l'agent.

POUR PLUS AMPLES RENSEIGNEMENTS

Bureaux des Billets en Ville, 141 rue St. Charles

PHONE 3618 MAIN.

EST OU OUEST

PRENEZ LE

SOUTHERN PACIFIC

Par Mer jusqu'à New York et la Havane

Par Chemin de fer jusqu'en Californie et dans tout l'Ouest

Demandez pour la littérature gratis. Bureau de billets en ville.

227 RUE ST. CHARLES
PHONE MAIN 4027

Q & C ROUTE

Le Train de New York

Quitte la Station Terminale à **7:30 P. M.**

DIRECTEMENT

A la 32me rue et la 7me Avenue

Un ilet de Broadway.

—Eclairé à l'Electricité.

Excellent Service de Wagon Restaurant.

"A La Carte"

Bureau des Billets,

211 RUE ST. CHARLES.

Dépôt: Station Terminale, rue du Canal.

PHONE MAIN 2939.

L&N

Exclusivement de Première Classe

—EST LE—

NEW YORK-NOUVELLE ORLEANS LIMITE.

qui quitte la Nouvelle Orléans journellement à 8:00 p. m. un train Pullman entier avec Cars de Club et d'Observation.

Le Temps le Plus Rapide Possible

Plus amples informations concernant les horaires, etc., au

201 RUE ST. CHARLES.

EXCURSIONS A BAS PRIX

—VIA—

New Orleans Great Northern Railroad

NOUVELLE ORLEANS, LA.

Tous les Dimanches

Covington, Abita Springs, Mandeville, Lacombe, Forest Glen et les points intermédiaires
Prix Aller et Retour

$1.00

Folsom, Onville, Hoods, Pfalzheim, Bogalusa et les points intermédiaires.
Prix Aller et Retour

$1.25

Quitte la Station Terminale.....7:45 a. m.
Arrive à la Station Terminale..8:00 p. m.
Une occasion de visiter les Fameux Lieux de Santé de la Paroisse St. Tammany.

Les trains partent de et arrivent à la Station Terminale, rue du Canal.

Pour renseignements complets voyez l'Agent des Billets, Station Terminale, Phone Main 4800.

M. J. McMAHON,
Agent Générale des Passagers.
G. B. AUBURTIN,
Asst. Agent Générale des Passagers.
905 WHITNEY-CENTRAL BLDG.
Phone Main 488.

L'ILLINOIS CENTRAL

Fournit le Service le Plus Efficace pour

Chicago
St. Louis
Louisville
Cincinnati

et Tous les Points au Nord, à l'Est et à l'Ouest. Deux Trains sur Tout le Parcours Journellement. Lumières et Eventails Electriques. Chars à Coupés Indestructibles Construits en Acier. Toutes les Commodités et le Luxe du Voyage Moderne Donnés aux Clients.

Bureau de l'Illinois Central,
141 rue St. Charles.

Pourquoi n'allez-vous pas aux

Mineral Wells

T. & P.

Seule ligne faisant un service directe

DALLAS ET FORT WORTH

Bureau 207 Rue St. Charles.

Feuilleton de l'Abeille de la N.-O.

COMMENCÉ LE 29 SEPTEMBRE 1912

Ame de Femme

PAR

VICTOR FELL

(Suite)

Pourtant, quelque chose d'indéfinissable, une angoisse, un effroi fugitif, un coup de pointe rapide, passe de minute en minute dans cette sérénité que, malgré moi, je sens fragile, sans lendemain, comme toute prête à disparaître... Mais je veux, je veux qu'elle dure, au contraire; je veux la garder, j'en veux vivre!

Et le soleil monte toujours plus haut, et les heures passent, et j'ai soudain la perception anxieuse de la marche du temps. J'écoute le tic-tac paisible de la pendule; ce sera ainsi, rien de plus, rien de moins à l'heure qui sonnera bientôt... la mort de mon bonheur ou l'allégresse des cœurs très hauts.

Onze heures! déjà onze heures! Un léger vertige me saisit. L'impression indéfinissable d'une angoisse imprécise m'étreint malgré moi. J'ai peur tout à coup. J'ai besoin d'aide. J'éprouve quelque chose comme l'envie de crier au secours.

Je vais aller chez la princesse. Fébrilement, je m'habille et je sors en hâte. Ma chère vieille amie m'accueille avec toute son affection. A genoux contre elle, la tête sur son cœur, cherchant à lire éperdument dans son regard attendri, je lui conte mon entrevue avec Roger, ses exigences et ma demi-promesse. J'ai fini. Maintenant, elle caresse doucement mes cheveux sans mot dire.

—Madame, chère madame, aidez-moi.

Ma chérie, vous êtes si peu, si peu comme les autres! C'est si difficile, si pénible, si attristant de vous faire mal.

—Mal? Pourquoi me feriez-vous mal, vous qui m'aimez?

—Et c'est bien parce que je vous aime, mon enfant, que j'hésite. Oui, moi, une vieille femme de soixante-quinze ans, j'hésite devant vous qui pourriez être la fille de ma fille...

—Pourquoi dites? Oh! dites madame!

Avec effort, la princesse reprit, cherchant ses mots:

—Je vous le répète, mon enfant, vous vous faites illusion. Il y a un monde entre vous et lui... si loyal soit-il. Vous êtes unique, mon enfant, vous si jeune de cœur, si pure, si brave!

—Merci, chère madame, balbutiai-je. Je me suis donc trompée. J'ai caressé une douloureuse erreur. J'ai aimé une chimère. Je vais revenir de tout cela.

—Non, mon enfant, non. Roger n'est point une exception monstrueuse. Il est un honnête homme dans la fragile acception du mot, beaucoup mieux que bien d'autres, croyez-le; c'est vous, qui avez rêvé, ma pauvre mignonne, mais il est si grand, si beau, votre rêve! Je l'admire. Sabine, mon enfant, je remercie Dieu de vous avoir mise sur mon passage pour réjouir, réchauffer, idéaliser mes derniers jours.

Un instant encore, elle me garda tendrement serrée contre elle. Enfin, je me dégageai avec douceur et je lui fis mes adieux.

—D'où viens-tu donc, ma chérie? interrogea ma mère un instant plus tard, à mon entrée dans notre petite salle à manger. L'heure du déjeuner est passée depuis longtemps, et tu es toute pâle, tu parais fatiguée.

—Oui, mère, je suis fatiguée, fatiguée de penser.

Je me sentis rougir, honteuse de tromper, pendant que ma mère reprenait tristement:

—C'est réfléchir beaucoup pour une chose bien simple, mon enfant; Dieu met le bonheur sur notre route une fois, mais nous ne pouvons espérer qu'il fasse le miracle de nous le représenter.

—Oui, mère, dis-je avec lassitude, je suis de votre avis; le bonheur ne s'offre qu'une fois.

—Il faudrait savoir le saisir, ma fille.

—Il faudrait "pouvoir", murmurai-je.

—Comme tu dis cela, mon enfant! Qu'y a-t-il donc? Tu es nerveuse, attristée; ne pensons plus à la demande du baron Werggel, s'il t'est trop pénible d'y acquiescer. Mais tu es distraite, préoccupée.

Je tressaillis. Et j'eus soudain l'envie d'appeler encore à mon aide et surtout le désir inavoué d'avoir peut-être un avis contraire à celui de la princesse.

—Mère, dis-je tout à coup en tâchant de raffermir ma voix que je sentais tremblante, mère, M. d'Holys m'a demandé, hier soir, de collaborer à un de ses poèmes. A ce propos, il assure que nous allons ainsi produire une œuvre parfaite, ajoutai-je en essayant de sourire; mais, pour cela, il affirme, non sans raison, que nous devons travailler dans le plus parfait recueillement, c'est-à-dire uniquement chez lui, loin de l'appartement de Muguette.

—Je ne vois, pour ma part, nul inconvénient à ceci! dit ma mère avec calme.

—Oui, maman, vous avez raison, me hâtai-je de répondre, et je vais aller, tout à l'heure, retrouver M. d'Holys et Muguette.

Un instant plus tard, je passai dans ma chambre où, fébrilement, je mis mon manteau, mon chapeau mes gants...

Oui, j'irai là-bas! Oui, je suis assez forte, assez résolue pour écarter toute félonie de ce grand chemin de l'honneur, où, tous deux, nous marcherons très droits, très généreux. J'embrasse ma mère et je sors. Je marche lentement, portant ma sérénité profonde et grave avec une sorte de respect ému; je veux voir le définitif triomphe des belles et bonnes choses dictées par Dieu; la fidélité, le dévouement. Encore une fois, mon âme est en paix.

Soudain, je demeure saisie: j'aperçois, sous son manteau de glycine fleurie, l'angle de l'hôtel d'Holys. O misère, misère! Aussitôt une détresse subite se lamente au fond de moi-même. Mais je la défie. Je vais parler, au pauvre faible qu'il est, avec toute ma force, et jamais, jamais plus, il ne sera tenté de faillir.

J'entre dans la cour.

A cet instant, la sonnerie du téléphone se fit entendre dans la loge du conceirge.

—Bien... bien... monsieur le comte, disait le brave homme à l'appareil.

Il vint vers moi, empressé:

—Mademoiselle peut monter. M. le comte me prévient qu'il n'y est pour personne que pour mademoiselle. J'ai dit que mademoiselle était là. Madame aura beau temps à Saint-Germain, continua-t-il avec cette familiarité respectueuse des vieux serviteurs.

—Comment, à Saint-Germain?

—Mais oui, tout le monde est parti M. le comte est resté seul.

J'écoutais sans comprendre.

A cette minute, un garçonnet, porteur de deux énormes corbeilles d'osier vides, sortit de l'hôtel, se dirigeant vers la grille d'entrée.

—Eh bien, c'est fini? dit Jean en s'adressant à l'enfant.

—Oui, répondit l'interpellé, et il ajouta d'un ton admiratif: Que c'est beau là-haut!

Jean se mit à rire:

—Il porte des roses blanches depuis une heure. Une fantaisie de M. le comte, qui en a mis partout comme pour une fête.

Une seconde j'hésitai, cherchant un prétexte pour me retirer, lorsque soudain Roger parût sous la véranda. Rapidement il vint à moi et je dus le suivre pour éviter tout commentaire et aussi, aussi, par le désir véhément de le justifier lui-même de mes propres effrois. Il referma vivement sur moi la porte du vestibule, tandis qu'il murmurait à mon oreille avec une joie mal contenue:

—Merci d'être venue; venez, venez vite.

Je tressaillis et je levai les yeux sur lui avec effroi. Penché sur moi, il me souriait avec une expression d'orgueilleux triomphe.

Quel déchirement et quelle poignante, quelle lamentable misère!

Ah! comme ils tournoyaient autour de moi, et tombaient, et se mouraient mes pauvres rêves... comme un vol d'oiseaux blancs aux ailes cassées, qui voltigeraient éperdus, toujours plus bas, plus bas, avant de s'engloutir dans un abîme sans fond.

Désolée, je rouvris la porte; mais d'un geste impérieux il me retint et, haletant de colère, me jeta ces mots entrecoupés:

—Vous croyez partir ainsi? Allons donc!

—Oui, balbutiai-je, et, sûrement inconsciente, mais sachant bien qu'il fallait... qu'il fallait partir... et partir pour toujours, je me suis retrouvée soudain au milieu de la cour inondée de lumière joyeuse.

La suite à dimanche prochain.